

L'illustration de couverture est la reproduction d'un tableau de sable du peintre Niki Spiliotopoulos.

-JACKY CLOSIER-

**QUE LES SABLES
S'EN
SOUVIENNENT**

Edition Scripta

A LÉA ET ALEXANDRE

Raconter... Mais quoi et comment... Avant de commencer à écrire, je vois partout surgir des obstacles, comme de hautes murailles bâties pour décourager... Alors pourquoi ?... Pour revenir à des délires anciens... Que retenir de ce passé qui coule dans les pénombres...

« Les miroirs de sables ». Jean Brune

... Bien qu'inspirés par *ce passé qui coule dans les pénombres*, la trame, les situations et les dialogues de ce roman se veulent pure fiction. Ils revendiquent leur totale liberté vis-à-vis de l'Histoire.

L'auteur.

DU MÊME AUTEUR

Rendez-vous à Héraklion – chez Je Publie – 2006

PARIS – Février 1989.

Le train en provenance de Nice roulait lentement vers son terminus, Paris, Gare de Lyon. Il avait déjà ralenti sa course en traversant la banlieue de la capitale et pénétrait maintenant presque au pas sous la haute verrière encrassée de la gare. Quelques secondes plus tard il s'immobilisait dans un rôle d'air décomprimé. Des portes aussitôt ouvertes, un flot de passagers pressés déferla sur le quai. Visages fermés et traits saisis de froid, ils débarquaient dans le petit matin frisquet en accélérant le pas. Dans le second wagon de tête, en dehors de quelques personnes âgées qui guettaient l'instant propice pour se faufiler sans être bousculées par des bras rigides chargés de valises, un homme encore jeune presque un jeune homme, Adrien Forestier, ne semblait pas pressé d'abandonner sa place. Le regard absent et lointain il observait à travers la vitre poisseuse de la fenêtre la coulée humaine qui se hâtait vers la sortie.

En début de nuit il avait pris le train en gare de Nice et s'était aussitôt installé à la place qu'il avait eu la chance de réserver au dernier instant. Depuis il n'avait pas eu besoin de quitter son siège. Il faut dire que tous les compartiments étant bondés, une promenade dans les couloirs encombrés de voyageurs debout ne présentait aucun intérêt. C'est donc en position assise qu'il avait sommeillé par à-coups, la tête posée au creux d'une main et l'épaule appuyée à la paroi proche de la vitre qu'il tentait maintenant de nettoyer d'un revers de manche dans l'espoir d'entrevoir ce qui se passait à l'extérieur. Voilà après tout la meilleure manière de patienter en attendant que le wagon dégorge son trop-plein de voyageurs. Réflexion faite il se demanda s'il n'aurait pas mieux fait de voyager en couchette

ou mieux par avion, comme il l'avait fait il y a moins d'un mois, car il accusait maintenant la fatigue d'une nuit inconfortable. C'était en effet son second déplacement sur Paris en si peu de temps et pas spécialement pour un voyage d'agrément.

Revoir sa ville natale s'était toujours révélé une source de joie, mais s'y rendre à deux reprises consécutives pour assister la première fois à l'incinération des corps de ses parents, et la seconde aujourd'hui, pour régulariser les formalités de succession n'avait rien d'une partie de plaisir. La fatigue et son chagrin encore vivace l'accablaient. Son notaire lui avait fixé un rendez-vous précis pour l'après midi et il n'était pas question de le repousser.

Promenant sur le flot des piétons pressés un regard plutôt vide, il ressassait malgré lui les événements qui s'étaient succédés au cours de cette maudite matinée du 18 janvier dernier. Ils défilaient dans son imaginaire comme un film que l'on projette en boucle et qu'il avait vu et entendu trop souvent jusqu'à l'écœurement... Il se souvint une fois de plus : Ce matin-là,... Alors qu'il s'apprêtait à franchir le seuil de son appartement pour se rendre à son lieu de travail, il se remémora d'avoir été fort contrarié en entendant la sonnerie du téléphone insister lourdement. Il se rappela avoir décroché le combiné et avoir soupiré. « Sûr, encore ma mère ! Et je ne suis pas en avance pour le boulot ! ».

De fait, une voix d'homme qu'il n'avait pas reconnue avait grésillé dans l'écouteur : « Je voudrais parler à Monsieur Adrien Forestier ».

-Lui-même, j'écoute.

Au ton lointain et hésitant de son correspondant il s'était énervé davantage. D'ailleurs à cette heure-là, quel ami ou amie aurait eu le mauvais goût de l'appeler ?

-Pardonnez un appel aussi matinal, avait repris la voix,... Je téléphone de Paris pour vous informer... enfin je voudrais tout d'abord...

-Bonjour, mais qui m'appelle ?

-Veuillez m'excuser, j'aurais dû commencer par là. Je suis notaire, Maître Palud, à Paris.

-Oui, je vous écoute, bonjour Maître.

-Bonjour Monsieur, il se trouve que je suis... que j'étais depuis de nombreuses années un ami de vos parents... Peut-être vous souvenez-vous... nous nous sommes même rencontrés vous et moi en leur présence, mais il y a pas mal de temps... Vous étiez bien jeune, c'était...

Adrien avait farfouillé dans sa mémoire à la recherche d'un visage à coller à ce nom, mais en vain, rien, le néant. Il se souvenait vaguement... oui peut-être après tout...

-Pardonnez-moi, avait-il fini par avouer un peu angoissé, mais dans l'immédiat ma mémoire me trahit, pourtant votre nom ne m'est pas inconnu en effet, veuillez me pardonner... mais que se passe-il ?

-Ne vous excusez pas, aucune importance, ce n'est malheureusement pas le but de mon appel. Voilà de quoi il est question : En dehors de l'amitié que nous partageons, vos parents et moi-même, il se trouve que je suis leur notaire et cette charge me conduit à assurer un pénible devoir... Oui, j'ai une triste nouvelle à vous annoncer... une pénible nouvelle... soyez courageux... »

L'aveu en suspens s'était prolongé dans le vide d'un silence d'horreur. Une pulsion glacée avait parcouru l'échine d'Adrien tandis que son front s'était mouillé d'une sale sueur froide. Un toussotement et la voix avait repris : «Hier en fin d'après-midi vos parents ont eu un accident de voiture alors qu'ils roulaient à la hauteur de la porte de Versailles... .. quand un camion a perdu le contrôle... ».

Le sens des mots amplifié et déformé par l'imagination avait cristallisé dans son esprit un tumulte assourdissant l'empêchant d'en saisir la portée réelle.

... Accident... notaire... parents... camion... .

-Non ! Non ! S'était-il entendu protester, je l'aurais su

avant vous, c'est impossible, vous vous trompez...

Le notaire s'était tu.

La tempête mentale s'était répercutée d'écho en écho jusqu'à se dissoudre. Il avait encore entendu Maître Palud lui répéter : «Ils se dirigeaient vers... décédés sur le coup... les corps reposent... les services de police ... les voir une dernière fois... je dois... on vous demande... ».

Peu à peu la voix du notaire lui était à nouveau parvenue un peu plus clairement et tout à coup presque autoritaire. Elle avait martelé : « J'ai été averti en premier lieu parce que votre père en homme prévoyant avait noté sur une carte dans son portefeuille qu'en cas d'accident j'étais celui qui devait être informé en priorité. Son but était à l'évidence de vous protéger, vous et votre mère le cas échéant... Est-ce que vous me suivez ? »

-Oui, oui, je vous écoute.

-Ce sont les services de police qui m'ont aussitôt alerté. Croyez que je suis bouleversé et regrette en tant qu'ami de ne pas être près de vous en cet instant. Pardonnez mon insistance mais nous devons prendre des décisions, puis-je retenir encore votre attention ?

-Oui, bien sûr... mais je ne comprends pas... non... ce n'est pas possible... C'est une erreur...

-Voulez vous que je vous rappelle un peu plus tard ?

-Non, non, continuez.

-Je vais à l'essentiel. Sachez que votre père a laissé un testament où il a tout prévu. En tant que notaire et de plus ami, nous l'avons d'ailleurs rédigé ensemble. Je le tiens à votre disposition, il faudra que nous le voyons ensemble. Dans l'immédiat afin de vous éviter des tracasseries inutiles je peux intervenir en vos lieux et place pour les démarches essentielles à condition que vous me donniez procuration en ce sens. Pour bien faire il me faut tout de suite... attendez voir...

Adrien l'avait interrompu : « C'est d'accord Maître, je vous remercie, faites ce qu'il faut ».

-Avez-vous de quoi écrire ?

-Oui, bien sûr.

-Alors, notez en premier lieu mes coordonnées. Je vous donne aussi mon numéro de téléphone privé, appelez-moi pour me confirmer rapidement votre décision et ceci à n'importe quel moment du jour ou de la nuit.

Un instant plus tard, ils avaient l'un et l'autre raccroché.

Après un long moment de prostration Adrien s'était ressaisi. Entretemps des questions lui étaient venues à l'esprit et il avait voulu en connaître les réponses sans tarder. Il avait rappelé aussitôt l'étude, le seul repère encore solide dans la débâcle du moment. Une secrétaire avait répondu et l'avait fait patienter un moment avant de lui passer Maître Palud.

« Vous avez bien fait de me rappeler si vite, avait souligné ce dernier, vous avez ressenti le besoin d'en savoir plus, c'est naturel, surtout n'hésitez pas à m'appeler, je vous l'ai déjà dit ».

-Merci maître mais qu'ont décidé mes parents pour... ?

-Pour ce qui est arrivé... le testament prévoit l'incinération. Étiez-vous au courant de leur décision ?

-Nous en avons parlé vaguement au cours de conversations entre nous, mais sans plus.

-Je vais donc m'occuper de ça, ensuite vous viendrez à Paris dès que vous le pourrez, votre présence est bien sûr indispensable. En attendant il me faut cette procuration que nous allons établir rapidement, je vous indiquerai la marche à suivre, je vous rassure c'est simple et je vous tiens au courant. On fera au mieux et on se rappelle, d'accord ?

-J'ai saisi maître, j'attends vos informations pour ces papiers, ensuite je dois sauter dans le premier avion pour Paris, c'est bien ça ?

-Si vous y tenez, mais ce ne sera pas très utile si vous pensez à ce matin, on ne pourra pas aboutir dans les heures qui suivent. Soyez là plutôt demain dans la journée, je vous

attendrez, téléphonez moi dès votre arrivée, nous aviserons.

-Entendu... et pour la procuration ?

-Je la prépare, c'est pour ça qu'il me faut cette journée et je m'occupe du reste, comptez sur moi.

Le lendemain Adrien avait pris un vol Nice-Paris en fin de matinée. Le notaire l'attendait à l'aéroport. Ensemble ils assistèrent à l'incinération qui eu lieu en fin d'après midi. Adrien avait rejoint Nice le surlendemain et depuis le temps s'était écoulé morose dans l'attente d'un nouveau rendez-vous.

A présent il devait être le dernier voyageur à quitter le compartiment. Finalement il se hâta de regagner la sortie. Dehors il se retrouva nez à nez avec la grisaille parisienne et dire qu'il avait quitté Nice hier à la nuit tombante sous un ciel clair et étoilé. Les ciels purs de la Côte d'Azur l'avait tout de suite séduit, il faut dire qu'il en avait rêvé pendant toute son adolescence. Et puis il n'avait eu guère de mal à faire son nid dans cette ville pourtant très convoitée. Dès son arrivée, coup de chance on lui avait offert un poste de sous-direction dans une agence de voyages qui faisait partie d'une chaîne et qui correspondait en gros à sa formation universitaire. A partir de là trouver un logement agréable n'avait posé aucun problème. Son appartement était situé tout près du port, malheureusement sans la vue sur mer, mais tous comptes faits, une fois aménagé et décoré, il lui convenait parfaitement. De temps à autre il le partageait avec une petite amie et lorsque ses parents venaient lui rendre visite, il leur cédait la chambre, lui se contentant du canapé de la salle de séjour.

La dernière fois qu'il les avait reçus ça remontait à l'été dernier alors qu'ils faisaient une croisière sur un paquebot de ligne Italienne en escale pour une journée à Nice. Ces brèves visites ne comblaient pas entièrement les sentiments possessifs de sa mère qui inventait n'importe quel prétexte pour lui téléphoner à l'improviste, ce qui avait le don de l'agacer souverainement. Mais en cet instant de douleur il culpabilisait en se souvenant qu'il l'avait parfois rudoyée lors de ses appels

intempestifs qui tombaient souvent au plus mauvais moment. Plongé dans la routine d'un bonheur ignoré, il ne s'attendait pas à ce que cet univers lisse puisse basculer à la suite d'un simple appel téléphonique.

Paris ce matin-là était écrasé par l'édredon d'un plafond nuageux gris uniforme, un plafond accroché aux toits des immeubles, mais ce qui pour d'autres aurait pu évoquer un décor triste, réveillait en lui la nostalgie de sa jeunesse enfuie. Rien d'important n'avait pourtant changé ici depuis qu'il y était né vingt trois ans plus tôt. Il se dit finalement que cette géographie et ce climat étaient ceux de ses racines et qu'ils lui collaient encore à la peau malgré son évasion sous une latitude plus clémente.

Son rendez-vous avec le notaire étant programmé pour l'après-midi, il avait largement le temps de choisir un hôtel et de réserver sa chambre pour les deux ou trois jours qu'il comptait rester à Paris. Rien ne pressait donc. Par ailleurs l'étude ne se trouvant pas très loin d'ici, quelque part plus bas vers le boulevard Diderot en direction de la place de la Nation, il prévoyait de s'y rendre à pied s'il ne pleuvait pas.

Comme pour contrarier ses pensées une pluie fine mais tenace se mit à tomber.

Rejoindre une brasserie au pas de course ne lui prit même pas une minute mais cela suffit à tremper son pardessus. En s'engouffrant dans l'établissement douillet, il s'en débarrassa, le posa près d'un radiateur et commanda un café-croissant. Après avoir passé sa commande et afin de combler l'attente, il retira de son porte-document quelques feuillets qu'il voulait compulsurer avant de se retrouver dans le bureau notarial, mais sa distraction due aux éclats de voix l'empêcha de se concentrer. Il verrait ça dans sa chambre d'hôtel à tête reposée.

Porte-document refermé, il reporta toute son attention sur le café fumant et les croissants frais que l'on venait de lui servir.

D'un geste machinale il essuya de la main la vitre

embuée qui lui faisait face et jeta un coup d'œil vers la rue. La pluie tombait moins drue, l'éclaircie lui permit même de lire l'heure à l'horloge de la gare. Le temps coulait lentement depuis qu'il s'était posé là. Après avoir avalé un second *expresso* il paya l'addition et quitta le bistrot.

A partir de là, occupé de diverses manières il ne vit pas s'écouler le reste de la matinée.

Installé au quatrième étage d'un petit hôtel, style familial, il avait pris possession d'une chambre ordinaire. Vers treize heures, tenaillé par la faim, il était ressorti pour s'installer à une terrasse couverte chauffée pour y avaler sur le pouce, un sandwich et une bière. Puis l'heure approchant, il se leva et comme il l'avait espéré le temps se montra plus clément, il s'élança alors d'un pas rapide vers son lieu de rendez-vous.

L'immeuble qu'il avait repéré de loin était celui de maître Palud et celui d'un autre notaire. Les deux noms étaient inscrits en lettres noires sur fond de plaque de cuivre astiquée et vissée à la porte massive de l'entrée. On pouvait facilement repérer le bâtiment à cause de travaux en cours sur quelques balcons du dernier étage.

Les quatre étages de l'immeuble qu'Adrien escalada d'un trait le menèrent devant la porte notariale éclairée d'une lumière avare qui permettait toutefois de lire gravé sur une planchette de bois : *Entrez sans frapper*.

Adrien poussa l'huis qui bascula en silence et entra.

« Bonjour lança une voix féminine dans son dos ».

Tout en se retournant il rendit la politesse au sourire que lui adressait un joli minois : « Bonjour et pardon, je ne vous avais pas aperçue en entrant ».

-Je vous annonce, dit-elle, vous devez être sauf erreur Monsieur Forestier.

-En effet, j'ai rendez-vous maintenant...

-Oui, maître Palud vous attend. Donnez moi votre manteau, proposa-t-elle en désignant une patère.

-Merci.

-Asseyez-vous, le temps de le prévenir de votre arrivée. Il a été en réunion jusque là, mais il en a terminé, ce ne sera pas long.

Décrochant un combiné elle marmonna tout bas quelques mots qu'il ne comprit pas, puis raccrocha, se leva et confirma : « Vous êtes espéré, Monsieur Forestier, suivez moi s'il vous plaît ».

D'un geste léger elle prit les devants et lui désigna la direction du couloir qui s'ouvrait devant eux. Face à la dernière porte, elle toqua deux fois. De l'intérieur une voix renvoya en écho : « Entrez ».

Discrète, elle s'effaça après avoir poussé le battant. Adrien allongea deux pas et s'immobilisa pendant que la porte capitonnée se refermait dans son dos.

« Entrez... Entrez, je suis tout de suite à vous, lança Maître Palud, les lèvres fendues d'un large sourire ». Dans le même mouvement il referma bruyamment le registre qu'il était sur le point de compulsurer. Il tenait une fois encore à donner un ton chaleureux à l'accueil. Son sourire et ses bras tendus ne laissaient d'ailleurs aucune place au doute sur ce point.

« Bonjour Adrien enchaina-il, vous permettez que je vous appelle par votre prénom ? Au fait vous êtes naturellement venu par avion comme la dernière fois ? ».

Sans attendre la réponse il reprocha gentiment : « Voyons cher ami vous auriez dû prévenir ma secrétaire, on aurait été vous chercher à l'aéroport... ».

-Merci maître, je n'ai pas pris l'avion, mais le train, que je préfère. Je réserve l'avion pour les urgences et si c'est indispensable ! Sachez surtout que je ne suis pas prêt d'oublier tout ce que vous avez fait pour m'aider.

Une odeur de cigare mêlée au parfum de cuir des fauteuils, distillait un charme indéniable et créait une atmosphère d'élégance cossue et de confort douillet. Derrière le vaste bureau notarial trônait un fauteuil rembourré dont le

haut dossier dépassait la tête de l'homme assis, ce qui le rapetissait singulièrement. Les murs disparaissaient derrière une bibliothèque bourrée de livres reliés plein cuir.

« Je ne voudrais pas raviver votre peine en vous rappelant les tristes circonstances de notre dernière rencontre qui était guère favorable à bavardages, reprit le notaire, ça se voyait, vous n'aviez pas le cœur à vous épancher aussi j'ai respecté votre douloureux silence, j'espère que vous n'aurez pas pris pour de l'indifférence ce qui se voulait discrétion. Aussi, avant que nous nous lancions dans la paperasse je voudrais que vous me parliez de vous, de votre activité à Nice. Pardonnez ces questions mais je suis tellement heureux de vous revoir, car vous l'avez certainement compris, vous me rappelez étrangement votre père, vraiment, j'aurais préféré d'autres circonstances, vous vous en doutez...mais enfin... à travers vous, maintenant que vous avez un visage d'homme, je retrouve sans conteste les traits de vos parents sauf... la couleur verte particulière des yeux de votre mère. Des yeux que l'on ne peut oublier... ».

Tout en chaussant ses lunettes demi-lune et en saisissant un dossier à chemise jaune annoté en gros caractères « Forestier », l'homme se rengorgea, réfléchit quelques secondes avant d'aborder le sujet qui lui tenait à cœur. Il fixait maintenant Adrien par dessus ses lunettes de presbyte : « En préambule, dit-il, et avant d'aborder la question qui nous mène aux formalités de la succession, je voudrais en deux mots évoquer l'amitié qui me liait à vos parents, vous rappeler de la sorte les liens déjà anciens qui se prolongent à travers vous ».

Dans le lourd silence à peine troublé par les bruits de la rue, cette déclaration ne se voulait pas seulement de circonstance. Maître Palud désirait souligner l'attachement qu'il vouait à son protégé. Un temps d'arrêt, puis la voix continua : « A quelques mois près, voyez-vous, Jacques... votre père, et moi-même avions le même âge et c'est au lycée, à Alger, à l'entrée en sixième que nous nous sommes connus. Depuis

nous ne nous sommes jamais vraiment perdus de vue, parfois la vie nous a éloignés, mais notre amitié ne fut jamais démentie. Tandis que je faisais mon droit à la fac, il poursuivait en France des études journalistiques. Puis, ce fut le service militaire pour tous les deux, lui dans l'infanterie et moi dans l'aviation, service porté à deux ans, puis ce qu'on a appelé familièrement, le maintien dans la Territoriale et pour finir, en 1962, en mai pour moi, et lui en juin, si j'ai bonne mémoire, l'exode massive vers une France qui ne nous attendait pas avec beaucoup d'enthousiasme, il faut bien le dire. Heureusement nous y avons lui et moi des relations et en ce sens nous étions privilégiés... .Quoi qu'il en soit, ce n'était pas le cas de tout le monde, loin s'en faut... les malheureux. Bon, je m'égare. Non, ce que je voulais dire c'est que bien plus tôt, c'était en 1960, je crois vers octobre... oui, en octobre, je m'en souviens comme si c'était hier, Jacques rentrait d'un reportage qu'il avait fait au Sahara pour son journal et voilà qu'un soir, alors que nous avions rendez-vous dans un bar réservé à la jeunesse...mais ça n'a pas d'importance, vous ne savez pas ... qu'est-ce que je raconte là ?... Et en plus, ça ne vous dit sûrement rien, je vous ennuie avec mes vieilles histoires... ».

-Au contraire, détrompez-vous, mes parents me racontaient aussi leurs jeunes années et c'est un peu comme si j'avais été à l'époque un témoin, je revois les images qu'ils ont évoquées pour moi et qui flottent encore dans mon souvenir !

-Vraiment ? Alors je continue... on se retrouve dans la foule, mêlés aux étudiants, oui, depuis toujours nous nous rencontrons là sans avoir besoin de nous donner rendez-vous. Comme je le connaissais sur le bout des doigts, je le regarde fixement car je le sens, comment dire, pas normal et plutôt excité. Lui rigole sans raison... rit aux anges ! Curieux, je l'interroge, je le taquine l'air de rien et il finit par m'avouer avoir rencontré au cours de son reportage une fille, à l'entendre, épatante, intelligente, enfin tout, je le pousse un peu plus loin, il finit par accoucher. Il était tombé amoureux... lui

amoureux !... et pas d'une fille de chez nous, non ! d'une ethnologue grecque. Elle était venue d'Athènes pour une première mission au Sahara... Cette jeune fille, vous l'avez compris, s'appelait Marina, elle allait devenir votre mère et bien sûr aussi mon amie. Un an plus tard ils étaient mariés et j'étais leur premier témoin. La suite vous la connaissez. En juin 62, on s'était retrouvés sur le carreau à Paris. Dans notre désarroi nous nous sommes perdus de vue pour un temps, nous nous battions pour refaire surface, mais un matin, c'était en 64 ou 65, Jacques m'a retrouvé, il avait besoin d'un notaire. Et voilà, cher ami, depuis, je suis en charge des affaires de votre famille.

Maître Palud s'autorisa un nouveau silence, puis reprit : « Oui, mon cher Adrien, les souvenirs m'assailent et je pourrais vous parler pendant des heures de notre amitié. Que voulez-vous, nous sommes ainsi faits que le passé nous semble plus vrai que le présent, nous en conservons des clichés merveilleux que l'on évoque après avoir pris soin de leur ôter les aspects désagréables. Imaginez quel diaporama lumineux comble ma mémoire en cet instant. Il me vient à l'esprit nos escapades vers la mer, quand on allait bronzer sur les jetées du port, sur les gros blocs qui servaient de brise-lames ou à la piscine du RUA où nous nagions en nous prenant pour des champions irrésistibles aux yeux des filles ! En vous racontant ces baignades, bien sûr, je ne ressens ni le froid de l'eau, ni le feu du ciel, ni les pieds qui brûlaient sur la pierre surchauffée. J'ai occulté les petits désagréments et ne garde pour moi que le soleil d'été, brillant, câlin, omniprésent, le maître du temps. C'est mon trésor de guerre même si la réalité était un peu moins parfaite. Je pourrais aussi vous raconter les surprise-parties en veston cravate, (entre nous qu'est-ce qu'on était coincé à cette époque, à côté de vous maintenant, mais n'empêche, on se marrait comme des fous !) et nos premiers émois amoureux... . Tiens ! C'est pas pour dire, mais votre père sans se fatiguer avait toujours une cours de filles autour de lui !

Et malgré mes déconvenues personnelles je conserve à tout jamais l'élan de fraîcheur de ces moments. J'arrive même à oublier que j'étais un peu jaloux de ses succès. Moi je rivalisais d'astuces que je croyais irrésistibles, je me démenais en simagrées volubiles alors que lui se contentait de leur sourire ! On appelait donc ces rencontres du dimanche après midi des surprise-parties. Mais vous n'êtes par venu ici pour m'entendre radoter, allons à vos dossiers ».

-Pas du tout, au contraire, j'ouvre tout grand mes oreilles ! Et j'avoue que ça me fait réellement plaisir. Peut-être que vous me rappelez mes parents, je ne sais pas, mais c'est un peu comme s'ils étaient là avec nous, eux aussi, à nous écouter.

Maître Palud s'abîma dans quelque méditation, s'enfermant dans le silence. Son visage trahissait maintenant des émotions combattues. Adrien lui sourit quand leurs regards se croisèrent. Aussitôt l'homme se redressa, soupira afin de mieux expulser la pression d'une inévitable nostalgie : « Bon, puisque c'est ainsi et que vous me supportez, dit-il en souriant, nous reprendrons cette conversation dans un lieu adéquat et ceci très bientôt je vous le promets ».

Le fauteuil à haut dossier craqua de plus bel quand l'homme s'enfonça confortablement entre les accoudoirs. D'une main il saisit la chemise jaune sur laquelle Adrien déchiffra son nom en grosses lettres. Aussitôt il enchaîna : « J'espère avoir tout prévu afin de vous éviter de revenir jusqu'ici plusieurs fois, c'est d'ailleurs ce qui a un peu retardé notre nouvelle rencontre. De plus, nous avons pas mal de choses à régler, ne serait-ce que l'hommage que nous devons à leur mémoire en allant nous recueillir ensemble, si vous le voulez bien, jusqu'au jardin où leurs cendres furent répandues ? ».

Parce qu'il n'avait pas ouvert la bouche depuis un bon moment, Adrien supposa que le notaire venait de lui poser cette question histoire de vérifier s'il était encore à l'écoute et prêt à affronter la réalité de cette visite. Il s'empressa

d'enchaîner : « Heureusement vous pensez à tout, vous m'en voyez reconnaissant et je pose mes pas dans les vôtres. Pour le reste vous me conseillerez encore... vous savez mieux que quiconque ce qu'il y a lieu de faire. Je ne pourrai d'ailleurs jamais trouver les mots pour vous exprimer toute ma gratitude ».

-Adrien, s'il vous plaît, laissez tomber les grands mots entre nous, j'ai fait mon travail et mon devoir d'amitié. Mais ce n'est pas tout, il faudra voir maintenant ce que vous déciderez pour leur appartement et l'inventaire du contenu, des comptes en banque etc.... Autre chose, en marge de cette paperasserie, je me propose de vous rencontrer d'une manière moins formelle afin de faire un peu mieux connaissance, d'accord ?

-J'apprécie, ce sera un plaisir, ces formalités terminées je suis libre de tout mon temps.

-Nous allons donc arranger ça. A propos, combien de temps comptez-vous rester à Paris ?

-Trois jours ou plus si nécessaire

-Trois jours ! C'est court en effet. Bon, on fera avec, ne vous tracassez pas.

-Je peux retarder mon retour comme je viens de vous le proposer.

-Pas de soucis, je trouverai le moyen de disposer du temps nécessaire. Maintenant voyons une petite question toute personnelle dont je voulais vous entretenir. Votre père en me confiant l'exécution de son testament, m'a remis une enveloppe à votre intention dans le cas où nous nous trouverions justement dans la présente situation. Tenez, la voici, prenez la. Autant que je m'en souvienne elle contient la clé d'un coffre auquel vous aurez la possibilité d'accéder sans attendre, coffre ouvert à votre nom et situé à sa banque. Il m'avait affirmé à l'époque y avoir rangé des documents qu'il tenait à vous transmettre au cas où... ..

Dubitatif, voire quelque peu surpris, Adrien s'en saisit, la tourna et la retourna dans ses mains avant de relever les

yeux vers son interlocuteur et de lui faire remarquer : « Un coffre ? Il en avait un chez lui, je ne comprends pas... il aurait pu tout aussi bien... »

-Mais non, vous allez comprendre ! Sachant que les scellés seraient posés sur son appartement, il savait que vous ne pourriez pas y pénétrer dans l'immédiat, je suppose qu'il tenait à vous transmettre quelque chose en dehors de la filière successorale pour ne pas vous compliquer la vie et surtout pour être sûr que cela tomberait entre vos mains et sans attendre ! Vous verrez aussi à quel nom est ouvert ce fameux coffre, le vôtre, en principe, il aura tout prévu. Vous savez combien c'était un homme réfléchi, un excellent journaliste d'investigation et s'il a pris cette décision, il l'avait bien mûrie et savait parfaitement ce qu'il faisait.

Le notaire avait certainement raison, de plus cela n'impliquait aucune décision immédiate. Adrien avait intérêt à laisser courir, il aurait tout le temps d'y penser plus tard. Sans rien ajouter, il glissa l'enveloppe dans son porte-document.

-Voyons, conclut le notaire, maintenant approchez-vous du bureau, pour commencer j'ai un tas de papiers à vous faire signer.

Il s'exécuta de bonne grâce.

Une demie heure plus tard les deux hommes se séparaient mais avant de s'éloigner Adrien avait rappelé : « J'attends donc votre coup de fil... et merci encore pour tout... »

Tout en dévalant la volée d'escaliers qui le menait à la rue, il songea aux dernières paroles de maître Palud. Cette enveloppe qu'il n'avait pas encore ouverte l'intriguait à nouveau. Il finit pourtant par hausser les épaules, après tout ce n'était sûrement rien d'important.

Avec le jour déclinant le froid avait redoublé, ce qui ne l'empêcha pas de rejoindre son hôtel par le même chemin et à pied. Dès qu'il eut regagné sa chambre il récupéra aussitôt la fameuse enveloppe, la soupesa encore une fois et l'ouvrit. Il en retira une clé à bout cannelé, une clé compliquée qui à

l'évidence correspondait à la serrure de sécurité d'un coffre. Ses doigts ramenèrent ensuite une enveloppe classique qu'il décacheta. A l'intérieur se trouvait une lettre rédigée à l'encre noire et d'une écriture qu'il reconnut sans peine : l'écriture de son père. Elle couvrait la page avec tout en bas sa signature et « Ton père qui t'aime ». Aucune date ou autre signe permettait de fixer ce texte dans le temps.

Alors il lut :

« Adrien, mon cher fils, quand cette lettre te parviendra cela signifiera que je ne fais plus partie de ce monde. Avant d'aller plus loin, je tiens tout d'abord à te rassurer car j'imagine que tu dois t'interroger sur les motivations qui m'ont amené à m'adresser à toi par notaire (et ami) interposé, plutôt que de te remettre cette enveloppe en mains propres. Ne te pose pas de questions quant au contenu du coffre, ne t'alarme pas non plus. Tu verras tout sera clair et simple lorsque tu auras pris connaissance de son contenu. Ce ne sont que des documents. Je les ai placés dans ce coffre à ton intention. Il est ouvert à ton nom, avec ta signature, tu n'as qu'à te présenter pour y avoir accès ».

« Ma signature ! Sursauta Adrien, comment ça ma signature... ! Attends un peu. Quand ai-je signé, moi ?... C'est incroyable... Et pourtant... Ah oui, oui, je vois... je me souviens maintenant, il y a pas mal de temps, on était à cette banque... et tu m'as fait signer des fiches... d'accord, c'était donc ça, tu ne m'avais pas donné d'explication ou plutôt tu avais noyé le poisson ... O.K p'pa ! ».

La missive continuait :

« Je te confirme à la fin l'adresse de la banque et le code d'accès du dit coffre. Tu y trouveras à l'intérieur un classeur et un paquet de lettres. Emporte le tout, tu peux rendre le coffre ou le conserver, c'est comme tu le sens, mais c'est toujours utile un coffre, tu verras. Le classeur contient une sorte de livre, les lettres sont des témoignages. Commence par lire le livre en entier. J'insiste sur ce point, lis le depuis le

début jusqu'à la fin, ne fais pas l'erreur de le feuilleter négligemment, tu en tirerais des conclusions erronées. Promets-moi ! Attention mon fils ! j'ai dit promets-moi !

«Ton père qui t'aime.»

J'étais surpris : « Qu'est ce que c'est que cette histoire ? Bon je promets... d'accord... mais nom de Dieu, tu aurais pu être un peu plus clair p'pa !... Tu dis que c'est pas grave, mais quoi ? Ce n'est pas anodin non plus ! C'est quoi cette mise en scène ? Et pourquoi seulement maintenant ? Un secret de famille, un aveu tardif, non ? Et ma mère dans tout ça ? D'elle, pas un mot. Était-elle au courant de ce coffre, pourquoi elle n'a rien écrit, elle ».

Il lut et relut le message paternel en sousesant chaque mot dans l'espoir d'y déceler un indice susceptible de l'éclairer, de lui révéler le début d'une énigme, mais plus il réfléchissait, plus son agacement se transformait en désir de comprendre, en besoin de découvrir. Maintenant l'excitation le gagnait : « Et si je fonçais tout de suite à la banque ? ».

Sans même devoir vérifier l'heure à sa montre, l'ombre du crépuscule obscurcissant la fenêtre, le ramena à la réalité : C'était bien trop tard pour aujourd'hui.

« Demain matin, décida t-il aussitôt, oui demain, à la première heure, à l'ouverture des banques, j'irai ».

La banque ouvrait à neuf heures.

Depuis un bon quart d'heure il tapait du pied sur le trottoir face à l'établissement fermé. Le froid aussi intense que la veille rendait cette attente inconfortable. Des gens s'agglutinaient peu à peu autour de lui, eux aussi dans l'attente de l'ouverture. Soudain, soulageant tout le monde les portes furent libérées de leur sécurité tandis que le hall s'illuminait. Aussitôt la petite foule se précipita vers l'entrée puis s'engouffra à l'intérieur en suivant le filtre sécuritaire.

D'un coup d'œil circulaire Adrien balaya le décor et réalisa qu'il était en effet déjà venu en ces lieux. Il

reconnaissait certains détails d'agencement... plus de doute possible il s'était déjà rendu ici... et en compagnie de son père... mais il ne se souvenait de rien...

Sans s'attarder davantage, il repéra un guichet proche d'un panneau qui indiquait : Vers les coffres. Il s'y présenta, déclina son identité à un visage féminin et avenant. Il était le premier client de cette employée qui prenait juste place à son poste. Un instant plus tard, elle le conduisit à la salle des coffres qui se trouvait au sous-sol. Là, elle lui désigna le sien et ensemble ils tournèrent leur clé respective, libérant la porte métallique du coffre.

« Je vous attends dans la petite pièce d'à côté, dit-elle, prenez votre temps, vous avez là une table et une chaise. Vous me ferez signe quand vous en aurez terminé ».

-Merci, j'en ai pour une minute, le temps de retirer quelques documents.

Face à l'ouverture sombre, il hésita une seconde avant d'y plonger une main tâtonnante. Était-ce la solennité de ce lieu en sous-sol qui lui rappelait vaguement un alignement sépulcral ou était-il intimidé par la lettre posthume de son père encore présente à l'esprit ? Il l'ignorait, mais par son geste, il avait vaguement la sensation de plonger la main dans un sanctuaire.

Le classeur annoncé, cerclé d'une languette de tissu tressé qui l'enserrait était bien là. Pour l'extirper de son logement, il dut batailler à cause de l'ouverture trop étroite. Lorsque ce fut fait, il souleva un bord cartonné rigide, et devina plus qu'il ne le vit à l'intérieur, un assez grand livre à couverture noire. En glissant à nouveau la main au fond du coffre, il butta sur un paquet mou et ficelé : Les fameuses lettres. Par acquis de conscience, il balaya encore une fois d'une main aveugle les recoins invisibles du trou sombre.

C'était bien vide. Il repoussa la porte et tourna la clef.

Tout en rangeant le classeur et les lettres dans le porte-documents et fit savoir à l'employée qu'il en avait terminé.

Cette dernière le rejoignit et s'étonna : « Déjà terminé monsieur ? ».

-Je n'avais qu'à retirer quelques documents, d'ailleurs je voudrais rendre ce coffre dont je n'ai plus l'utilité. Pourrais-je voir avec vous dès maintenant pour faire le nécessaire ?

-Pas de problème, on y va de ce pas, mais avant permettez que je le verrouille.

Ensemble ils regagnèrent le niveau des guichets. Elle y avait retrouvé sa place assise tandis qu'il signait déjà des feuillets qu'elle avait avancés jusque sous son nez. Opération terminée.

La fin de la matinée avait vu tomber une légère couche de neige qui recouvrait la rue, les voitures et les toits d'un drap immaculé, soulignant de traits rectilignes les arrêtes abritées et charbonneuses des bordures d'immeubles. En levant les yeux on n'apercevait plus qu'un entre-lac géométrique d'ombres brunes verticales qu'égayait l'éphémère tapis horizontal de flocons blancs en équilibre au bord des toits. Le froid devenu soudain moins vif expliquait peut-être ce changement brusque de temps que rien ne laissait prévoir et même si par instant le vent imperceptible écartait quelques nuées, les maigres rayons du soleil parvenaient difficilement à infiltrer leur lumière tendre. Ce répit ne dura que le temps de l'écrire, la grisaille revint en force, devancée par un vent pointu descendu du nord. La neige perdit tout son éclat et la foule issue des entrailles de la ville grouilla à nouveau, plus dense que jamais, envahissant les trottoirs gris, pressée qu'elle était de se rendre vers des obligations ou des félicités inconnues.

Adrien s'engouffra dans une pizzeria pour y avaler un en-cas. Peu de monde encore à cette heure, les tables inoccupées étaient les plus nombreuses, midi n'avait pas encore sonné mais pas question de perdre un temps précieux à attendre l'heure traditionnelle du déjeuner pour se faire servir un repas qui s'éterniserait à la table d'un restaurant. Le désir de découvrir au plus tôt le contenu du classeur et les lettres, le

taraudait au point qu'il n'aspirait qu'à retrouver le refuge discret de l'hôtel pour satisfaire sa curiosité.

Ce fut vite expédié. De toute façon il avait la tête ailleurs. Il aspirait maintenant une dernière goutte de café et se levait déjà pour régler l'addition.

Un instant plus tard, il déboulait vers son hôtel, sautait dans l'ascenseur et débarquait devant la porte de sa chambre, qu'il ouvrit dans la foulée. Après s'être débarrassé de son pardessus humide, il fit un saut dans la salle de bain, s'ébroua et se sécha rapidement. Un éclair fugace balaya ses prunelles quand il croisa leur reflet dans le miroir. La glace lui renvoya aussi un sourire énigmatique.

Ayant tiré les rideaux de la chambre pour y faire entrer la lumière, il s'installa face à une petite table, ouvrit le porte-documents, en retira le contenu et l'étala avec précaution sur la table.

Un vrai soupir de soulagement ponctua ce geste. Du coup il s'octroya quelques instants de réflexion face à ces vieux papiers, histoire de faire le point avant de se lancer plus avant. Comme pour mieux les appréhender il se pencha et renifla leur odeur tenace de poussière et de renfermé.

Adrien était un sensuel, aussi, il s'étonna de ne pas avoir repéré ce détail olfactif plus tôt. Depuis combien d'années ces objets l'avaient attendu dans l'immobilité d'une boîte close enfouie dans les sous-sols d'une banque ?

Une boucle de fer à dentelure rouillée retenait une tresse de tissu tendue autour du classeur. Avec un peu de mal il réussit à la faire coulisser, libérant ainsi le fameux livre à couverture noire. Dès le premier regard on aurait pu facilement le confondre avec un registre de comptabilité actuelle, mais d'une dimension peu courante. Repliant le carton du classeur vide et inutile, il s'en débarrassa en le lançant sur le lit derrière lui.

A l'évidence, ce livre n'avait pas été manipulé depuis pas mal de lustres. Il craqua sinistrement quand il tenta de

l'ouvrir. La page de garde rigidifiée, elle aussi, accepta pourtant de suivre le mouvement à contrecœur et resta bloquée à la verticale. Vierge d'écriture, elle était seulement tavelée de tâches jaunâtres, vestiges d'anciennes moisissures.

Encore un feuillet tourné et la première page à peu près intacte apparut.

Elle était noircie d'une écriture que l'on pouvait seulement découvrir sur les copies d'anciens manuscrits calligraphiés à la plume d'oie. Régulière et compassée, elle exprimait dans sa studieuse présentation le ton solennel certainement voulu par l'auteur de ces lignes. La plume avait couru sur le papier sans négliger le moindre espace, suivant un strict lignage imaginaire, comme si l'on avait craint de manquer de place ou de s'adonner à une fantaisie inutile et dépensière en n'utilisant pas la totalité de la surface blanche.

Certainement composées au début du XIXe siècle et peut être bien plus tôt, les courbes, les pleins et les déliés de chaque lettre dessinaient un graphisme que seule une main habile et un esprit délié avaient voulu réaliser avec beaucoup de précision et de régularité. En survolant cette page d'un regard incrédule, Adrien y chercha tout d'abord un repère susceptible de rattacher le passé au présent. Il le trouva dès la première ligne : Un lieu et une date.

Un profond soupir de satisfaction souligna cette découverte. Enfin rendu au pied du mur il allait savoir.